HAL
open science

Une histoire de rechange, le nouveau temps bourguibien

François Siino

To cite this version:

François Siino. Une histoire de rechange, le nouveau temps bourguibien. Habib Bourguiba, La trace et l'héritage, Karthala, pp.151-166, 2004. halshs-00080182

HAL Id: halshs-00080182

https://shs.hal.science/halshs-00080182v1

Submitted on 15 Jun 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Références complètes de l'article :
SIINO François (2004), « Une histoire de rechange, le nouveau temps bourguibien », in Michel Camau et Vincent Geisser, *Habib Bourguiba, La trace et l'héritage*, Paris, Karthala, 2004, pp.151-166.

Une histoire de rechange, le nouveau temps bourguibien

François Siino [*]

Ce serait sans doute un tort que d'attribuer aux seuls monarques de droit divin et aux despotes absolus l'obsession de la durée politique, du pouvoir éternel, l'idée d'une empreinte indélébile, d'une mission quasi divine dans laquelle l'itinéraire d'un homme fusionne avec l'histoire d'un pays. Dans l'histoire récente, de multiples exemples pourraient démontrer qu'une telle conception du pouvoir n'a pas manqué d'affecter nombre de leaders nationalistes réputés "modernistes", laïques, faisant foi d'universalisme, de rationalité et de positivisme. Pour le seul monde arabe, le syrien Hafedh Al-Asad constitue un cas intéressant, qui a fait sien pendant trente ans de présidence le slogan *Al-Asad ila-l-abad* (Al Asad pour l'éternité) tout en préparant longuement ses fils à prendre sa succession après sa mort.

Habib Bourguiba aurait pu sembler échapper à ce genre de vision. Dans les premières années de l'indépendance tunisienne, il est celui qui pèse de tout son poids pour l'abolition d'une monarchie héréditaire (en 1957) et son remplacement par une République. On l'entend dans un premier temps plaider vigoureusement - et faire inscrire dans la Constitution de 1959 - la limitation à cinq ans du mandat présidentiel au motif qu'une telle période suffit à décider "s'il est encore digne de

[*] IREMAM/MMSH, Aix-en-Provence.
L'idée de ce texte est née à la suite d'une discussion avec Dionigi Albera sur les représentations anthropologiques et politiques du temps. Je remercie également Vincent Geisser qui a facilité ma recherche en mettant à ma disposition sa collection personnelle de textes issus de l'immense corpus "bourguibien".

notre confiance" (Tunis, 20/11/1959)[1]. Semblant vouloir abandonner son statut de leader charismatique, il appelle les Tunisiens à reporter le respect qu'ils lui manifestent sur l'Etat et sur lui seul, car dit-il, "les hommes passent et l'Etat demeure" (Carthage, 8/08/1968).

Pourtant, peut-être encore moins que d'autres, Bourguiba n'a pas échappé à l'obsession de la durée - durée de la vie qui se confond avec celle du pouvoir, durée de l'oeuvre également - qui le conduira à s'accrocher au pouvoir avec l'énergie d'un désespoir mythomane.

Ce qui est en revanche plus spécifique du personnage, c'est le fait que cette obsession paraît chez lui fortement liée à une représentation du temps, de l'histoire et du rôle qu'il y joue. Cette représentation de l'histoire, que nous essayerons d'analyser ici, peut se lire dans le grand récit que le Combattant Suprême élabore tout au long de son "règne". Car pour lui, l'exercice du pouvoir passe avant tout par la parole qui convainc, réprimande ou pardonne, par le discours qui informe, éduque et réforme les esprits de ses concitoyens[2]. Sa vision de l'histoire, Bourguiba veut la faire partager ; il prend donc soin de la diffuser dans ses nombreuses prises de parole publique, ses entretiens et bien sûr ses écrits. Il ne se pose pourtant jamais comme historien de son propre personnage. Il se campe plutôt dans l'attitude du prophète profane : il est venu pour effacer une période révolue et annoncer des temps nouveaux qui sont contenus en germe dans un présent exceptionnel. Si l'analyse de ces représentations bourguibiennes de l'histoire contribue à cerner le personnage lui-même, nous verrons qu'elle peut également éclairer certains aspects de sa pensée et son action politique.

1. Le moment bourguibien : un présent de rupture

Ce qui frappe en premier lieu dans la vision du temps et de l'histoire chez Bourguiba, c'est la force de l'idée de rupture. Il s'agit d'une vision chronocentrée, focalisée avant tout sur le présent, un présent qui se veut une césure radicale. Il y a un *avant* et un *après*, et entre les deux, une sorte de moment d'exception, de refondation et de remise à zéro des compteurs de l'histoire. C'est le moment bourguibien.

---

[1] - Sauf mention contraire, les citations de Bourguiba sont extraites des recueils de discours (volumes I à XXIV) publiés par le Ministère tunisien de l'Information. Pour ne pas alourdir le texte, le discours est identifié par le lieu et la date.

[2] - Cf. Yadh Ben Achour, "La réforme des mentalités : Bourguiba et le redressement moral", p.145-159, dans Michel Camau, *Tunisie au présent. Une modernité au-dessus de tout soupçon ?*, Paris, Editions du CNRS, 1987.

Si les références au passé sont nombreuses - on va le voir -, ce n'est pas tant pour en tirer des leçons, encore moins pour s'inscrire dans une filiation ; le passé joue un rôle de repoussoir, il n'a de sens que pour être stigmatisé, balayé et définitivement enfermé dans une "pré-histoire" relevant d'autres lois que celles instaurées par le présent bourguibien. Comme l'écrit Aziz Krichen, pour qui cette négation de la filiation vaut aussi pour l'histoire personnelle du Combattant suprême et explique notamment l'absence totale d'évocation du père, "lui n'avait pas de mission de préserver une continuité, il était chargé au contraire d'introduire une rupture, il ne venait pas pour assurer une succession mais pour fonder un ordre nouveau, le sien. Il ne pouvait pas avoir été engendré par un père particulier : il sortait tout droit des flancs mystérieux du destin, une sorte d'accident extraordinaire dans le déroulement du temps"[3].

L'expression utilisée par Driss Abassi d'un Bourguiba-"chronomètre de la Nation"[4] est de ce point de vue particulièrement évocatrice ; car le chronomètre n'est pas seulement l'instrument qui mesure le temps de façon précise (même si on verra que cet aspect est important), il le réinitialise en effaçant les "temps antérieurs". Il ne saurait donc y avoir pour lui de dette envers quiconque, pas plus que de "grands anciens" auxquels rendre hommage. Car il "ne vient pas pour continuer l'oeuvre de redressement national commencée avant lui, quitte à la corriger et à l'amender, il vient à l'inverse pour précipiter dans le néant tout ce qui l'a précédé et instituer sa propre action sur la page blanche d'une histoire qui ne débute véritablement qu'avec lui"[5].

A quel moment Bourguiba lui même fixe-t-il la rupture et l'origine d'un nouveau départ ? L'homme avait certainement sa propre chronologie historique, qu'il entendait faire partager par l'ensemble des citoyens tunisiens, confondant en une seule trame son histoire personnelle et celle du pays. Ainsi, la date présumée de sa naissance, le 3 août 1903, qu'il souhaitait voir célébrer "indéfiniment"[6], avait-elle fini par prendre le pas sur la fête nationale, elle-même fixée pour commémorer son retour en Tunisie le 1er juin 1955, et non l'indépendance du pays (20 mars 1956). Mais si l'on lit attentivement ses discours, il paraît clair que pour Bourguiba, le véritable basculement s'effectue le 2 mars 1934, date du fameux congrès de Ksar Hellal, lorsque le Néo-destour qu'il dirige affirme sa scission et met définitivement hors-jeu la première génération nationaliste, désormais stigmatisée sous le nom

---

[3] - Aziz Krichen, *Le syndrome Bourguiba*, Tunis, Cérès Productions, 1993 (1ère ed. 1992), p. 35.

[4] - Driss Abassi, *L'écriture de l'histoire en Tunisie de l'indépendance à nos jours (1956-1998)*, Thèse de doctorat d'histoire contemporaine, sous la dir. de Robert Ilbert, Université de Provence, 2001.

[5] - Aziz Krichen, *op.cit.*, p. 36.

[6] - Cf. Tahar Belkhodja, *Les trois décennies Bourguiba*, Paris, Arcanteres-Publisud, 1998, p. 30.

"d'Archéo-destour". Dans le récit bourguibien, c'est à partir de cet instant fondateur que se termine une longue suite d'échecs, d'humiliations et de défaites ; c'est à compter de ce moment - celui en fait où il s'affirme comme leader - que l'histoire commence à se construire comme une suite ininterrompue de victoires successives : la lutte insurrectionnelle de 1952, l'autonomie interne, la victoire sur Salah Ben Youssef, l'indépendance, l'évacuation de Bizerte..., autant de grandes dates inlassablement rappelées dans les écrits et les discours qui sont les premières graduations d'un nouveau système de coordonnées temporelles.

Entre l'*avant* et l'*après* , en effet, l'histoire - telle qu'interprétée par Bourguiba - change de nature. Le temps lui même - qui est le substrat, la matière de cette histoire - se transforme et ses caractéristiques initiales se trouvent intégralement et définitivement bouleversées.

2. Le temps d'avant : l'histoire cyclique de la décadence

Dans le récit bourguibien, le temps *d'avant* - fortement stigmatisé et dévalorisé - est avant tout un temps cyclique et non maîtrisable. Ce temps est le support d'une histoire elle-même cyclique, chaotique et dénuée de sens. Dans cette configuration, le temps social et politique s'aligne sur le temps cosmique (rotation et révolution des astres) et biologique (saisons et rythmes circadiens)[7]. Il est caractérisé par le retour inexorable des mêmes phases d'ascension, de déchéance et de renouveau à l'identique ; des fléaux semblables, des erreurs répétées entraînent les mêmes chutes, sans qu'à aucun moment l'action humaine ne puisse interférer afin de mettre un terme au processus.

Une analyse attentive de la vision bourguibienne permet de distinguer plusieurs types de cycles emboîtés les uns dans les autres (un peu à la façon de ceux que proposent les modèles des économistes), chacun comportant à une échelle de temps différente ses phases d'ascension, de décadence et de bouleversement.

En toile de fond, il y a d'abord un cycle de longue durée, celui de la grandeur et de la chute de la civilisation arabo-musulmane prise dans son ensemble. Il s'agit là d'un thème cher aux penseurs réformistes du XIXème et du début du XXème siècle, que Bourguiba reprend à son compte. A un "âge d'or" de l'Islam[8] marqué par une extraordinaire expansion a succédé la décadence. Celle-ci est à la fois politique (la perte de la Cité musulmane idéale édifiée par le prophète Mohammed et les quatre

---

[7] - Cf. Hervé Barreau, "Modèles circulaires, linéaires et ramifiés de la représentation du temps", dans Dorian Tiffenau (dir.), *Mythes et représentations du temps*, Paris, Editions du CNRS, 1985.

[8] - Souvent associé au nom du calife abbasside Hârûn ar-Rashîd (*170-194* /786-809).

premiers califes), militaire (la dislocation de l'Empire), économique (la fin de l'emprise marchande sur une zone qui s'étendait de l'Espagne à l'Inde), scientifique (la perte du savoir bâti par les savants arabes, en particulier la médecine), spirituelle et religieuse (les divers schismes qui ont, au fil du temps, divisé la communauté initiale ; la sclérose de la pensée théologique ; enfin les manifestations visibles d'un islam "populaire" métissé de croyances antérieures ou extérieures impures du point de vue de l'orthodoxie). Pour Bourguiba, les penseurs de la *Nahda*, malgré leur perception du caractère dramatique de la situation, n'ont pu enrayer le déclin comme le prouve l'expansion coloniale sur la quasi-totalité de la zone.

> "L'élite prit conscience aux XVIIIème et XIXème siècles que les peuples qui occupaient cette région du Globe [l'aire arabo-musulmane] sombraient dans la régression après avoir connu la grandeur, la puissance et la gloire, qu'ils rétrogradaient après avoir été à la pointe du progrès. Leur décadence n'était pas un fait accidentel ou passager, mais un phénomène continu à travers la succession des siècles qui a fini par les livrer aux convoitises des impérialismes, à l'exploitation et à l'humiliation de la servitude". (Tunis, 20 novembre 1959)

A l'intérieur de ce long processus de déclin civilisationnel, Bourguiba pointe volontiers un deuxième type de cycles plus courts - peut-être davantage caractéristiques du Maghreb - que l'on pourrait appeler "cycles khaldouniens"[9], au coeur desquels se trouve le fait tribal. Ibn Khaldûn, tentant de saisir les causes de l'instabilité chronique du pouvoir dans les cours maghrébines auprès desquelles il séjourne tout au long de sa vie (entre autres Fès, Bougie, Tunis) a élaboré une théorie, tout entière construite sur la notion de cycle, qu'il expose dans ses *Prolégomènes (Muqaddima)* . A la base du processus, on trouve la tension constitutive entre sédentaires urbanisés et nomades. Au début du cycle, les derniers, forts d'une solide cohésion de groupe, d'un esprit de corps (*'açabiyya*), s'emparent des villes-centres de pouvoir et fondent une nouvelle dynastie. Dans sa première génération, la tribu détentrice du *mulk* possède la vigueur et les qualités guerrières nécessaires "pour neutraliser l'agressivité de toutes les autres"[10]. Mais au fil des successions, cette dynamique s'essouffle, la cohésion initiale des nouveaux dirigeants s'effrite et des dissensions et rivalités commencent à déchirer la dynastie au pouvoir. Selon Ibn Khaldûn, quatre générations suffisent pour qu'au contact de la civilisation urbaine, les princes s'amollissent . Dès lors, ils sont mûrs pour être abattus par de nouvelles

---

[9] - En référence au penseur et écrivain maghrébin Ibn Khaldûn (1332-1406).

[10] - Abdesselam Cheddadi, "Le système de pouvoir en islam d'après Ibn Khaldûn", *Annales - Economies Sociétés Civilisations*, 35ème année (3-4), mai-août 1980. Pour l'analyse de la théorie cyclique d'Ibn Khaldûn, cf. également Yves Lacoste, *Ibn Khaldoun, naissance de l'histoire, passé du tiers-monde*, Paris, La Découverte, 1985 ; Mohammed Talbi, "Ibn Haldûn et le sens de l'histoire", *Studia Islamica*, XXIV, 1967, pp. 73-148.

forces nomades, comme eux-mêmes, en leur temps, avaient abattu la dynastie précédente. Le cycle est ainsi prêt à recommencer[11].

Bourguiba, qui a fait du "fléau tribal" un de ses thèmes de prédilection, voit dans cet enchaînement sans fin et sans raison autre que la lutte infinie des tribus pour le pouvoir, l'une des principales raisons de la stagnation et de l'affaiblissement des sociétés arabes du Maghreb.

> "Les peuples nord-africains [étaient] divisés bien avant la colonisation qui ne remonte qu'à cent ans, par des siècles de décadence et de luttes. Ce sont ces luttes intestines, de tribus à tribus, de villages à villages, de villes à campagne, qui l'ont affaibli et livré à la convoitise du colonialisme". (Redeyef, 12 janvier 1956).

Dans ces affrontements intemporels, les tribus se sont ainsi faites les complices objectives des conquérants successifs, livrant le pays et son "peuple" à la mainmise et à l'exploitation étrangère, la conquête française n'étant que la dernière d'un longue série.

> "L'Afrique du Nord a été au cours des siècles l'objet de conquêtes multiples. Les colonialistes s'y sont constamment succédé. Le pouvoir étranger y a changé plusieurs fois de mains. Chaque fois, le prétendu libérateur était accueilli dans la joie, par la haine contre l'ancien occupant. Chaque fois aussi, on se rendait compte qu'une domination s'était substituée à une autre. Le peuples restait asservi au profit de maîtres étrangers. Depuis les romains jusqu'aux Beys et aux Deys, en passant par les Vandales, les Byzantins, les Normands, les Espagnols et les Turcs, le sort du peuple ne s'est jamais amélioré". (Tunis, 2 juillet 1962)[12]

Indissociablement de son caractère cyclique, le temps *d'avant* est donc un temps anarcho-tribal, ce qui dans la bouche de Bourguiba vaut disqualification définitive.

Enfin, on peut distinguer un troisième type de cycle, celui des tentatives de libération et d'émancipation qui, depuis Jugurtha jusqu'aux "archéo destouriens", ont systématiquement échoué. Jugurtha, malgré tout son courage n'a pu repousser la puissance romaine, et Bourguiba aime à rappeler ce précédent tout autant glorieux que malheureux, se qualifiant lui même de "Jugurtha qui a réussi"[13]. Et jusqu'à la période très contemporaine, les cycles de lutte qui ont répondu aux cycles de

---

11 - Cette représentation cyclique du changement politique est également inscrite dans l'étymologie. En arabe, le terme "*dawla*" (Etat, mais aussi dynastie ou pouvoir) est le substantif correspondant au verbe "dâla" qui désigne l'action du changement périodique, de l'alternance, de la révolution (au sens d'accomplissement d'un cycle).

12 - Il convient de noter au passage que, de façon tout à fait significative, la conquête arabo-musulmane n'est pas évoquée et reste en quelque sorte "dans l'angle mort" d'une lecture de l'histoire effectuée à travers le rétroviseur nationaliste. L'identité "arabo-musulmane" revendiquée par le leader tunisien au fil de ses discours est ainsi abstraite de son contexte historique, renvoyée implicitement à une essence éternelle et par là même "naturalisée".

13 - Déclaration à l'envoyé spécial de Radio-France (21 mars 1976), rapporté dans l'ouvrage *Citations choisies par l'Agence Tunisie-Afrique-Presse*, Tunis, Editions dar el-amal, 1978, p.201.

colonisation, non seulement n'ont pas fait mieux, mais ont contribué à aggraver la situation.

> "Certains d'entre vous ont gardé le souvenir de ces précurseurs, depuis ceux du journal "La Hadhira", jusqu'à ceux du Vieux-Destour. Leur action se présentait sous la forme d'un journal qui entretenait un courant d'opinion dans un cercle réduit et qui, après avoir vécu quelques mois, voire quelques années, était interdit pour ne laisser, une fois son équipe dispersée, aucun progrès, aucun résultat positif. L'oppression, elle, reprenait de plus belle [...] Cinq ou dix ans après, d'autres patriotes, indignés par les excès du colonialisme tentaient encore de s'opposer au régime. Les autorités françaises, après une période d'expectative plus ou moins longue, répondaient par la répression et tout rentrait dans l'ordre... et ainsi de suite [...] Ainsi des mouvements ont vu le jour, ont lutté et disparu sans qu'un seul pas en avant ait été enregistré. Bien pis, c'était plutôt à une dégradation progressive de nos intérêts nationaux, à un véritable recul de la cause tunisienne que l'on assistait." (Sousse, 2 mars 1959)

Cette analyse des représentations bourguibiennes des temps qui ont précédé son avènement en tant que leader est bien sûr une reconstruction, et non une description de ses propres analyses. Car - on l'a dit plus haut - pour lui, il ne peut y avoir d'enseignement valable à tirer de toute cette période. En témoigne la remarque qu'il fait à un historien tunisien venu lui faire part de travaux sur la période médiévale :

> "J'ai reçu hier M.Ferhat Dachraoui qui m'a présenté une étude sur les Fatimides. Je lui ai déclaré que, quelle que soit la dynastie qu'il étudiera, il verra que toute notre histoire est marquée par l'anarchie qui, avec les luttes pour le pouvoir, a condamné la Tunisie à la décadence, puis à la servitude. (Carthage, 1 décembre 1967)

Selon cette conception, les périodes qui précèdent le moment bourguibien ne fournissent pas d'objet pertinent pour l'historien professionnel : il s'agit d'un temps sur lequel la démarche scientifique n'a pas de prise, pas plus qu'elle n'a de sens puisqu'aucune leçon valable ne peut en découler[14].

Ce sur quoi veut surtout insister le leader tunisien, c'est que ce temps d'avant, cette histoire cyclique sont désormais révolus - au premier sens du terme, c'est-à-dire que le dernier cycle colonial s'est terminé par une *révolution*, celle menée par le Mouvement national - et que s'ouvrent, devant le peuple tunisien libéré, un temps doté de caractéristiques nouvelles, porteur d'une histoire radicalement différente de tout ce qui a précédé.

3. Le nouveau temps et l'histoire de rechange

[14] - On sait en revanche tout l'intérêt que le Combattant Suprême portera à l'étude et plus encore à l'écriture de l'histoire du Mouvement national, au point d'y consacrer, à partir de 1981 un Programme national et un centre de recherche - l'Institut Supérieur d'Histoire du Mouvement National - encore actif aujourd'hui.

Le nouveau temps - celui qui surgit à partir de cet instant d'exception qu'est le moment bourguibien - n'est plus un temps cyclique, mais un temps linéaire. Au cercle a succédé la droite, une droite orientée, au sens vectoriel du terme, c'est-à-dire munie d'une origine et d'un sens. Loin d'être un achèvement, le moment présent est un début. "Pour nous - affirme Bourguiba lors du premier anniversaire de l'abolition du protectorat - l'Indépendance n'est pas un but : c'est un commencement. C'est un premier pas qui nous a permis de prendre conscience de nos devoirs envers nous-mêmes et envers l'humanité" (Tunis, 20 mars 1957). De plus, il s'agit d'un temps cumulatif. Si le temps a désormais un sens, c'est également un sens moral : on va d'un "moins bien" vers un "mieux", et les temps ultérieurs ne détruisent plus les acquis des temps antérieurs, comme c'était le cas dans le temps cyclique. Ce temps cumulatif est donc un temps ascendant et infini.

> "Chaque génération recueille un patrimoine d'efforts à poursuivre jusqu'à la fin des temps. Nous voulons installer le peuple dans cette perspective afin qu'il s'engage dans la voie ascendante. La bataille se poursuivra indéfiniment avec le peuple et pour lui" (Tunis, 7 novembre 1958). "Si nous persévérons dans cette voie, si de père en fils, nous gardons tous précieusement, peuple et gouvernement, ces principes toujours vivaces, nous serons assurés de voler de victoire en victoire à l'infini jusqu'à la consommation des siècles" (Zarzis, 2 décembre 1958).

Toutes ces caractéristiques du nouveau temps linéaire le rendent également quantifiable et donc planifiable. La politique de planification, mise en oeuvre dès les premières années de l'indépendance, repose sur cette conviction que l'histoire est désormais constituée d'une succession d'événements intelligibles à l'homme car reliés entre eux par des relations de cause à effet. Armés de leur connaissance de ces lois, les scientifiques et les gestionnaires peuvent désormais non seulement expliquer, mais aussi prévoir. Les temps futurs deviennent une étendue dont il faut prendre la mesure et graduer les étapes :

> "Pour nous, la planification est une sorte de lumière qu'il était nécessaire de projeter sur notre route pour mesurer la distance à parcourir, découvrir les difficultés du trajet et décider de la vitesse à imposer à notre progression" (Le Bardo, 6 avril 1961).

Une telle conception permet en 1962 la publication des premières *Perspectives décennales de développement (1962-1971)* dont les divers chapitres prévoient, secteur par secteur, et à l'unité près, ce que seront les besoins du pays cinq ou dix ans plus tard.

La nouvelle histoire dans laquelle Bourguiba affirme avoir fait pénétrer la Tunisie, c'est bien entendu l'Histoire-Progrès. La vision qu'il professe est

directement inspirée de la philosophie de l'histoire avec laquelle les Lumières ont révolutionné la pensée européenne à l'époque moderne. C'est en effet à la fin du XVIIème et durant tout le XVIIIème que ces penseurs - de Fontenelle et Leibniz à Turgot et Condorcet - introduisent l'idée d'un progrès infini. La conception antérieure, selon laquelle les civilisations devaient atteindre un optimum au delà duquel leur destin s'infléchissait inéluctablement pour sombrer dans la décadence a été lentement mais irrésistiblement balayée[15]. Le XVIIIème siècle voit à l'inverse s'ancrer la conviction que les sociétés ne cesseront plus d'amasser connaissances et richesses dans un processus que la raison humaine rendra de plus en plus rapide. Selon les promoteurs de ce renversement idéologique - qui suivent en cela le philosophe anglais Francis Bacon -, la "preuve" de la réalité du progrès se lit dans l'avancement perpétuel des sciences. Ce n'est pas un hasard si l'idée d'une Histoire-Progrès apparaît au moment où les sciences modernes prennent leur essor en Occident. "Si l'idée générale de progrès s'est formée au cours de la modernité, c'est parce qu'elle s'est conformée au modèle du processus cumulatif et mélioratif fourni par le savoir scientifique moderne, illustré principalement par la physique mathématique"[16].

Se réappropriant cette vision de l'histoire devenue consubstantielle de la modernité et paradigme dominant des représentations contemporaines du monde, Bourguiba s'en fait le vulgarisateur auprès de ses concitoyens. Pour lui, il ne s'agit pas d'une vision "occidentale" de l'histoire, mais bien de "l'Histoire" universelle, et pour cette raison, les références culturelles arabo-islamiques ne sont en rien contradictoires avec elle. Si Bourguiba a fait sienne cette vision et a entrepris de la diffuser avec autant d'énergie, c'est qu'il entend montrer que c'est lui, et lui seul, qui a permis à la Tunisie de s'arracher à la décadence et de s'insérer dans le mouvement général de l'histoire ; il est celui qui a mis les Tunisiens sur la voie du progrès, qui leur a fait rejoindre le "cortège des nations civilisées" (Tunis, 10 juillet 1958), en un mot, accéder à l'universel.

En y regardant de plus près, davantage qu'avec l'*Esquisse de tableau historique des progrès de l'esprit humain* d'un Condorcet, la vision bourguibienne renoue avec la

---

15 - On trouve, selon Gilbert Rist, une bonne illustration de ce retournement considérable chez Fontenelle qui interrompt le fil de la traditionnelle comparaison entre le cycle de l'histoire de l'humanité et celui de l'existence humaine (enfance, jeunesse, maturité) en ces termes : "Il est fâcheux de ne pouvoir pas pousser jusqu'au bout une comparaison qui est en si beau train, mais je suis obligé d'avouer que cet homme là [la société humaine] n'aura pas de vieillesse ; il sera toujours également capable des choses auxquelles sa jeunesse estoit propre, & il le sera toujours de plus en plus de celles qui conviennent à l'âge de la virilité ; c'est-à-dire, pour quitter l'allégorie, que les hommes ne dégénéreront jamais & que les vues saines de tous les bons esprits qui se succéderont s'ajouteront toujours les unes aux autres". Cité par Gilbert Rist, *Le développement, histoire d'une croyance occidentale*, Paris, Presse de Sciences Po, 1996, p.64-65.

16 - Pierre-André Taguieff, *Du progrès*, Paris, Librio,2001, p.19.

veine du roman utopique du XVIIème siècle qui avait annoncé et préparé la venue des Lumières. Dans ces ouvrages, dont le plus connu - *L'Utopie* de Thomas More - a donné son nom au genre, le voyageur-conteur découvre de lointaines "terres d'utopie"[17] qui sont autant de modèles idéaux et, en quelque sorte, de miroirs inversés de leur propre société. Mais ces sociétés n'ont atteint ce stade de perfection, ne sont parvenues à entrer dans le cours d'un histoire idéale qu'à partir du moment où s'est manifesté un individu hors du commun, qui a jeté les bases d'un temps nouveau. Dans ces romans, "on retrouve presque toujours, derrière les événements, le même personnage-clé. C'est le grand législateur, "le législateur incomparable" qui grâce à sa "sagesse singulière" et après avoir "reconnu de quelles sources dérivent les malheurs des sociétés" donne à son peuple la législation parfaite qui le rend heureux. Ce personnage (ainsi que son acte fondateur, ou, si l'on veut, sa parole fondatrice) marque le tournant - le commencement d'une histoire modèle"[18]. La mise en récit par Bourguiba de sa propre action offre un parallèle frappant avec la vision que les romanciers utopistes donnent de la geste de leur grand législateur, toutes deux sont le résultat d'une analyse similaire : "La dégradation est jugée inévitable si l'histoire demeure abandonnée aux forces qui commandaient son cours jusqu'alors. Mais l'histoire est aussi un champ ouvert de possibilités : la réalisation du projet de législation idéale permet de renverser le courant et d'installer une 'histoire de rechange'"[19].

La nouvelle histoire - du point de vue de Bourguiba, comme de celui des romanciers utopistes - possède une autre caractéristique majeure : son mouvement repose désormais sur la volonté de l'homme, sur une volonté guidée par la raison. La nouvelle histoire "est une oeuvre humaine et non providentielle" ; comme en utopie, "elle est dérivative d'un acte et d'une parole fondateurs qui déploient leur rationalité dans le temps et s'emparent ainsi de lui"[20]. Elle n'est plus une succession chaotique d'événements irrationnels, livrés aux aléas de la providence qui entraînait une attitude fataliste (que Bourguiba ne cesse de reprocher aux religieux conservateurs).

Pour autant, elle n'est pas non plus guidée par un déterminisme mécanique, et Bourguiba critique tout autant les explications marxistes de l'histoire en les assimilant à un néo-fatalisme tout aussi démobilisateur que celui des temps anciens.

---

17 - Parmi les ouvrages célèbres étudiés notament par Bronislaw Baczko : *La Basiliade* de Morelly, *Histoire des Sévarambes* de Vairasse, les *Projets* de l'Abbé de Saint Pierre, *L'an 2440* de Mercier.

18 - Bronislaw Baczko, "L'utopie et l'idée de l'histoire-progrès", *Revue des Sciences Humaines*, Tome XXXIX, n°155, juillet-septembre 1974, p. 476.

19 - Bronislaw Baczko, art.cité., p. 480.

20 - *Ibid.*, p. 478.

Ainsi, la lutte des classes (dont il refuse farouchement le principe explicateur) ne saurait pour lui exister au sein de la nation tunisienne enfin unifiée, encore moins constituer un moteur du changement historique. Même pendant la période du socialisme destourien, il prend soin d'expliquer que "dans les pays sous-développés, le socialisme n'est pas un processus mûri par l'évolution de la société et devenu inéluctable par le déterminisme historique, il est un acte de choix, volontaire et rationnel. En Tunisie, le Parti a opté pour un tel système parce qu'il constitue la meilleure approche des problèmes du développement et la voie la moins longue pour une promotion authentique de l'homme"[21]. On ne saurait donc confondre ce choix "volontaire et rationnel" avec une quelconque soumission à un dogme importé sur la base d'une préférence idéologique, encore moins avec un abandon passif à l'action du déterminisme historique.

4. La fin des révolutions et le leadership éternel

Une telle vision du temps et de l'histoire, si elle ne suffit pas à expliquer le système politique mis en place par Bourguiba et autour de lui, contribue à en éclairer un certain nombre d'aspects. De ce discours sur l'histoire, sur la "nouvelle histoire", le Président tunisien déduit un certain nombre d'implications dont semblent découler naturellement les choix qu'il effectue une fois à la tête de l'Etat.

Une première conséquence repérable concerne la valeur à accorder à d'éventuelles contestations politiques, aux désaccords et aux revendications plus ou moins virulentes. Pour Bourguiba, la cause est entendue : si, comme il n'a eu de cesse de le montrer, la Tunisie est sortie de l'histoire cyclique de la décadence pour entrer dans l'Histoire-progrès, linéaire et ascendante, cela signifie que l'on en a fini avec les révolutions. S'il n'y a plus de cycle, si l'histoire ne fait plus de retour sur elle-même, les révolutions - au double sens du terme : le moment où se termine un cycle, mais aussi le bouleversement politique qui l'accompagne - sont désormais terminées. La seule "vraie" révolution, la dernière, est intervenue avec la victoire du Mouvement National.

Il s'ensuit que tout mouvement prétendant transformer le régime politique - et a fortiori le transformer de façon *révolutionnaire* - doit être considéré comme une imposture et sera violemment dénoncé comme un ressurgissement de l'agitation tribale archaïque ou une tentative de sabotage des efforts d'édification nationale. Ce discours sera martelé en particulier contre une opposition de gauche qui se

[21] - Préface de Habib Bourguiba au Plan quadriennal 1965-68. République tunisienne. Secrétariat d'Etat au Plan et à l'Economie Nationale, p.12.

manifeste dans la deuxième moitié des années 1960, notamment sur les campus universitaires. A ces premières générations d'étudiants formés après l'indépendance qui opposent à l'hégémonie étatique "un projet révolutionnaire postulant l'intervention politique des masses"[22], Bourguiba répond en les traitant de "révolutionnaires en peau de lapin". Là où, au début de la décennie, Bourguiba s'adressait aux étudiants avec la fierté d'un père satisfait des résultats scolaires de ses enfants, c'est désormais sur le ton de l'amertume qu'il constate que "leurs licences ou leurs agrégations ne les auront pas - hélas - élevés au dessus de la mentalité tribale du temps de Ben Ghedahem et de la décadence des années 1881 qui ont vu l'abaissement de la nation" (Carthage, 31 janvier 1967). Le bilan qu'il tire de l'agitation étudiante du printemps 1968 montre clairement qui sont, pour lui, les véritables dépositaires de la "légitimité révolutionnaire" :

> [Des] groupuscules subversifs ont voulu détourner la jeunesse au profit d'un faux révolutionnarisme fondé sur la haine, la rancune, la violence et la négation, et qui ne trouve de satisfaction que dans la destruction et la ruine. [...] Notre enseignement supérieur [doit être] parfaitement adapté à l'esprit du siècle et au souffle révolutionnaire qui anime l'ensemble des entreprises et des institutions de l'Etat (Carthage, 29 juin 1968).

D'un côté, le "faux révolutionnarisme" de groupuscules nihilistes et anarchistes dont le seul but est l'instauration d'un désordre destructeur, de l'autre le vrai "souffle révolutionnaire", celui qui émane du Parti Socialiste Destourien et qui continue d'animer le mouvement de construction nationale mené par l'Etat.

Ainsi, dans la mesure où le temps des révolutions est définitivement clos et que le chemin tracé est infailliblement voué à conduire au succès, rien n'est plus important, dans l'immédiat que le rassemblement unanime autour de l'Etat et de son chef. Rien ne doit être considéré avec plus de méfiance qu'un éparpillement trop précoce et forcément néfaste des forces de la nation, même si une telle liberté d'action est parfois revendiquée au nom de la démocratie. Pour Bourguiba, la démocratie ne relève pas d'une nécessité immédiate, en revanche elle recèle le risque du pire des dangers, celui de la *régression*.

> L'histoire est riche en exemples où la démocratie a dégénéré en anarchie, où la règle démocratique est devenue loi de la jungle. C'est que le dévouement, la probité, la compétence sont des qualités rares, notamment dans les pays sous-développés marqués par des siècles de décadence et où la plus grande partie du peuple vit encore dans l'obscurantisme. [...] Tant que les conditions ne sont pas remplies, instituer un régime de démocratie absolue serait hasardeux. Cela reviendrait à confier la construction d'une maison à un profane qui ignore tout de la technique du bâtiment et de l'architecture.[...] L'essentiel, c'est d'avoir continuellement présent à l'esprit que la promotion de la démocratie doit se faire progressivement, sans précipitation ni démagogie, car la

---

[22] - Michel Camau, *Tunisie au présent. Une modernité au-dessus de tout soupçon ?*, Paris, Editions du CNRS, 1987, p. 39.

> démocratie implique responsabilité. Sans responsabilité, la démocratie engendre des abus, source de régression (Carthage, 26 avril 1966).

On l'a dit, le moteur de l'Histoire-progrès, dans son acception bourguibienne, n'est pas la résolution dialectique des contradictions comme chez les marxistes, mais plutôt la volonté humaine unanime tendue vers l'horizon infini du progrès. Dès lors, une telle conception viendra régulièrement justifier le choix "naturel" du parti unique, incarnation de la volonté d'unité supposée du peuple tout entier.

> Il est arrivé à certains journalistes de me poser la question de savoir si le peuple n'était pas encore assez mûr pour s'adapter à un régime multipartiste. En vérité, ai-je toujours répondu, le peuple a trop souffert de la pluralité des partis pour ne pas tenir pour une fois dans son histoire, au seul parti qui incarne son unité autour d'un homme et d'une idéologie (Le Bardo, 12 novembre 1974).

Une seconde conséquence de cette conception de la "nouvelle histoire", dont Bourguiba se présente comme l'accoucheur, a trait à la nature et à la durée du leadership exercé par le Combattant suprême. Sous l'idée générale selon laquelle l'histoire est désormais soumise à la volonté humaine perce très vite une vision beaucoup plus personnalisée. La "volonté humaine" se restreint de plus en plus fréquemment à la seule volonté qui compte vraiment, celle du leader, homme hors du commun dont le destin exceptionnel se confond avec celui du pays. C'est ce que rappelle Bourguiba en proclamant en juin 1959 la première Constitution de la Tunisie indépendante:

> "Il est rare que les événements qui jalonnent la vie d'une homme s'intègrent dans l'histoire d'un peuple à un point tel que l'homme semble incarner tout son peuple. Si la transposition a pu s'accomplir, c'est que l'homme a su se faire le porte-parole sincère et désintéressé de la conscience nationale, qu'il a lutté pour la cause du peuple tant et si bien que les péripéties de la vie de l'un et de l'autre ont été amenées à se confondre" (Le Bardo, 1 juin 1959).

Dans ses discours, le "je" ou le "moi" (voire le "il", lorsqu'il parle de lui-même à la troisième personne) oblitèrent de plus en plus souvent le "nous" collectif. La vision bourguibienne devient celle d'un homme seul ; l'idée que tous l'ont trahi devient une figure imposée de ses discours-souvenirs. "Tous les hommes qui ont oeuvré, peu ou prou, pour la libération nationale sont systématiquement discrédités. On redit les années passées (et même contemporaines) pour leur assigner des rôles pusillanimes, de lâches et, pourquoi pas, de traîtres. Ils sont crépusculaires. Le chef seul lumineux, lui, l'héritier des grands ancêtres (Jugurtha, Hannibal) et la synthèse (ô combien supérieure aux composants !) de tous les courants du réformisme arabe

et musulman. "J'ai chaque fois été trahi par mes compagnons. Cette triste constatation reflète une réalité historique" raconte/atteste Bourguiba"[23].

C'est donc sur ses seules épaules que repose le sort de la Tunisie, c'est-à-dire son maintien dans le sillon rectiligne de l'histoire-progrès universelle et la défense contre ce qu'il craint le plus et qu'il appelle parfois "le démon des Numides", "ce démon qui pousse à la désunion, aux luttes intestines, qui nous a fait rater notre histoire après la révolte de Jugurtha"[24]. Cette idée d'une responsabilité personnelle impossible à partager ou à transmettre, Bourguiba la formule tout à fait explicitement dès la fin de se première décennie de pouvoir :

> "D'aucuns peuvent évidemment se demander s'il est prudent de laisser dépendre le destin d'un pays des éclairs de génie d'un homme. Mais comment faire autrement ?" (Carthage, 26 avril 1966)

La réponse, ou plutôt la confirmation de l'impossibilité de répondre à cette interrogation de pure forme viendra moins de dix ans plus tard. Pendant cette période, Bourguiba prépare soigneusement le peuple tunisien à son inscription dans la durée, pratiquant à l'occasion des formes originales de consultation politique, comme ce "référendum imaginaire" dont il dévoile les résultats en 1973 :

> "Le fait de me désigner à vie à la tête de l'Etat ne peut être qu'un hommage de reconnaissance rendu aux yeux du monde entier à un homme dont le nom s'identifie à la Tunisie [...]. Il est hors de doute que si l'on procédait à un référendum dans le pays, 99,99% sinon 100% des personnes consultées consacreraient Bourguiba Président à vie. L'Assemblée Nationale ne ferait, dans ce cas que répondre au voeu unanime de la nation et confirmer son attachement et sa gratitude à la personne de Bourguiba" (Carthage, 12 avril 1973).

Et de fait, en 1974, Bourguiba se voit accorder la présidence à vie du Parti Socialiste Destourien, ce qui constitue le préliminaire du véritable but visé : la Présidence de la République à vie, proclamée en mars 1975 par une Assemblée à sa dévotion[25], devant laquelle il déclare :

> "Les acquis grandioses réalisés l'ont été grâce à l'union qui s'est formée autour d'un homme volontaire et décidé, sincère dans ses propos autant que loyal dans ses actes, et résolu à poursuivre la lutte jusqu'au terme final" (Le Bardo, 19 mars 1975).

Mais ce terme final, aussi loin qu'il puisse être repoussé, n'en rend pas moins la solution toute provisoire, car ainsi qu'il l'ajoute, non sans regret, "bien sûr, nul n'est

---

23 - Mohsen Toumi, *La Tunisie, pouvoirs et luttes*, Paris, Le Sycomore, 1978, p. 382.

24 - Cité par Tahar Belkhodja, *op.cit.*, p.35.

25 - Qui vote les amendements nécessaires à la Constitution de 1959 (loi constitutionnelle n°75-13 portant amendement des art. 40 et 51 de la Constitution).

immortel, et le jour viendra, inéluctable, où je serai rappelé à Dieu. Mais avant de partir, je veux être rassuré sur le sort d'un Nation que j'ai modelée, à force de patience, de fermeté, de sacrifices et de souffrances" (idem).

A compter de ce moment, le système politique tunisien entre dans une phase d'instabilité croissante dominée par la question de la succession - en l'occurrence de l'impossible succession. L'absence d'échéance déterminée et l'incertitude qui plane sur l'horizon d'attente entraînent l'ensemble de la classe politique dans les luttes et les intrigues tandis que le pays s'enfonce dans une crise politique chronique qui mettra plus de dix ans à être résolue, contre la volonté du principal intéressé.

Avec l'arrivée au pouvoir de son successeur, le déni de postérité dont Bourguiba va être victime est à la mesure de son obsession de l'éternité. L'homme qui avait demandé - en vain - aux autorités soviétiques le secret de la momification, afin de connaître le sort de Lénine, verra ses statues escamotées ou reléguées[26]. Celui qui avait longuement et minutieusement planifié ses obsèques sur le modèle des plus grandes figures de l'histoire afin de marquer les mémoires pour des décennies[27] sera enterré en catimini tandis que la télévision nationale diffusera des émissions animalières. Quand aux acquis les plus marquants du bourguibisme, ils seront annexés par son successeur, sans qu'il ne soit jamais fait mention du nom du donataire ni de la provenance de l'héritage.

Les prétentions de Bourguiba à une postérité éternelle, sa vision d'une histoire régénérée par lui et mise sur les rails du progrès infini, peuvent sembler dérisoires dans une Tunisie où les années se comptent aujourd'hui à partir du "Changement" de 1987. Une telle construction idéologique n'en reste pas moins révélatrice d'une sorte d'archétype qui n'est sans doute pas propre à la Tunisie bourguibienne, dans lequel la philosophie de l'histoire des Lumières se trouve réinterprétée dans le contexte historique des nationalismes issus de la décolonisation. Dans le cas tunisien, cette vision, non seulement s'accommode d'une pratique politique qui a pu être qualifiée de "traditionnelle"[28] - par référence aux régimes pré-coloniaux -, mais la renforce en lui conférant une légitimité nouvelle : celle du progrès et de la raison. Et ce n'est pas le moindre des paradoxes de la formule politique autocratique qui en résulte que d'être obsédée par la durée au point de s'interdire toute forme d'avenir.

---

26 - Cf. Tahar Belkhodja, *op.cit.*, p. 34.

27 - *Ibid.*, p. 34.

28 - Michel Camau, *La Tunisie*, Paris, Presses Universitaires de France, p.67.

BIBLIOGRAPHIE

ABASSI Driss, *L'écriture de l'histoire en Tunisie de l'indépendance à nos jours (1956-1998)*, Thèse de doctorat d'histoire contemporaine, sous la dir. de R.Ilbert, Université de Provence, 2001.

BACZKO Bronislaw, "Le temps ouvre un nouveau livre à l'histoire. L'utopie et le calendrier révolutionnaire", *in* : *Pour une histoire qualitative*, Etudes offertes à Sven Stelling-Michaud, Genève, Presses Universitaires Romandes, 1975.

BACZKO Bronislaw, "L'utopie et l'idée de l'histoire-progrès", *Revue des Sciences Humaines*, Tome XXXIX, n°155, juill-sept. 1974, pp. 473-491.

BARREAU Hervé, "Modèles circulaires, linéaires et ramifiés de la représentation du temps", *in* : Dorian Tiffeneau (dir.), *Mythes et représentations du temps*, Paris, Editions du CNRS, 1985.

BELKHODJA Tahar, *Les trois décennies Bourguiba*, Paris, Arcantères Publisud, 1998.

BENSA Alban, "Images et usages du temps", *Terrains*, (Vivre le temps), n°29, septembre 1997.

CHESNAUX Jean, *Habiter le temps : passé, présent, futur, esquisse d'un dialogue politique*, Paris, Bayard, 1996.

DELMAS Philippe, *Le maître des horloges. Modernité de l'action publique*, Paris, Odile Jacob, 1991.

DJAIT Hichem, "Le métier d'historien en Tunisie", *in* : René Remond (dir.), *Etre historien aujourd'hui*, Toulouse, Erès, 1988.

ELIAS Norbert, *Du temps*, Paris, Fayard, 1996.

GROSSIN William, "Les représentations du temps et l'émergence de l'histoire", *L'Année sociologique*, vol.39, 1989, pp.233-254.

LACOUTURE Jean, *Cinq hommes et la France*, Paris, Seuil, 1961.

RIST Gilbert, *Le développement, histoire d'une croyance occidentale*, Paris, Presses de Sciences Po, 1996.

TAGUIEFF Pierre-André, *Du progrès*, Paris, Librio, 2001.

TIFFENEAU Dorian (dir.), *Mythes et représentations du temps*, Paris, Editions du CNRS, 1985.

TIMOUMI Hédi, "Les conceptions du temps chez les historiens tunisiens du XVIIIème siècle à 1956", *Revue d'Histoire Maghrébine*, 19ème année, n°65-66, août 1992, pp.99-117 (en arabe).

TOUMI Mohsen, *La Tunisie, pouvoirs et luttes*, Paris, Le Sycomore, 1978.